

OSWALD DUCROT, E.H.E.S.S. PARIS
Sémantique linguistique et analyse de textes

1. Linguistique et Interprétation

Mon intention n'est pas de présenter un exposé théorique et systématique des rapports que peuvent entretenir la sémantique linguistique, c'est-à-dire la description des langues du point de vue de la signification qui s'y exprime -domaine dans lequel je travaille-, et l'analyse de textes, qui n'est pas en tant que telle l'objet de mes études, mais que je dois pratiquer, d'une façon à la fois fréquente et nécessaire, au cours de mes recherches sur la langue. Je me contenterai de remarques partielles tirées de mon expérience de linguiste, et d'exemples particuliers, auxquels sera consacrée la partie la plus importante de cet article¹. Pour commencer, je voudrais indiquer deux types de motivations qui peuvent conduire un linguiste à accepter la tâche d'analyser des textes. Je les appellerai, respectivement, "intéressé" et "coopératif".

Le linguiste se comporte, vis à vis des discours effectivement réalisés (écrits et oraux), de façon intéressée, "égoïste", dans la mesure où les nécessités mêmes de son travail en font un consommateur de textes, et je connais peu de collègues qui, lorsqu'ils lisent un livre, un journal, voire un travail d'étudiant, ou même lorsqu'ils écoutent un exposé, n'aient parfois à côté d'eux un papier où ils notent des exemples, destinés à nourrir leurs travaux personnels. Et cela, pas seulement lorsqu'il s'agit de travaux de détail, et que les chercheurs visent à relever les différents emplois possibles des mots ou tournures dont ils veulent construire la description. Mais aussi pour les besoins de la linguistique "générale". Ainsi, en ce qui me concerne, je me considère comme un linguiste, plus précisément un sémanticien, généraliste. Cela signifie que mon objectif est rarement de décrire des entités linguistiques particulières. Mon but est plutôt de définir des concepts généraux, qui n'appartiennent en propre à aucune langue, mais devraient, en principe, pouvoir s'appliquer à toutes, et relèvent de ce qu'on appelle quelquefois "le langage" (par exemple le concept d'orientation argumentative, dont il sera amplement question par la suite). Or la seule façon de justifier ces concepts, c'est de montrer qu'ils permettent de construire de "bonnes" descriptions des différentes langues (pour ma part, j'essaye surtout de les appliquer à ma langue maternelle, le français). Sinon, ces concepts généraux peuvent, à la rigueur, intéresser un philosophe, mais certainement pas, en tant que tel, un linguiste. Comment, maintenant, savoir que l'on est arrivé à une "bonne" description d'une langue donnée? Une condition minimale est qu'elle permette de prévoir, pour les textes, écrits ou oraux, produits à partir de cette langue, des interprétations conformes à celles qu'en donnent spontanément les personnes censées posséder la langue, ou, en tout cas, des interprétations qu'ils jugent, à la réflexion, admissibles. La confrontation avec les textes est ainsi un test nécessaire pour le linguiste, tenu de montrer que la "machine" qu'il construit "simule" correctement la compétence interprétative des sujets parlants².

J'en viens au second type de motivation, que j'appellerai "coopératif", ou, de façon largement présomptueuse, "altruiste". Il s'agit de l'espoir que peuvent avoir les

¹Certains des exemples que je vais étudier ont déjà été analysés, mais avec d'autres objectifs et d'autres instruments théoriques, dans O. Ducrot, "Analyses pragmatiques", *Communications*, 32, 1980, p. 11-60.

²Je passe sous silence les obscurités que comporte cette idée d'une adéquation entre les interprétations prévues et les interprétations effectives, ou, comme on dit quelquefois, *naturelles*. J'en ai parlé ailleurs, par exemple dans "L'interprétation en sémantique linguistique: un point de départ imaginaire", *Confrontations*, cahier 17, 1987, Aubier, texte repris dans la 3ème édition (1991) de *Dire et ne pas dire*, Hermann.

linguistes de servir à l'analyse de textes, en produisant, grâce à leurs descriptions théoriques d'une langue, des interprétations de textes plus intéressantes que celles auxquelles on arrive avec la seule connaissance pratique de cette langue (pour rendre cette ambition cohérente avec la première motivation dont j'ai parlé, il faudrait que la description linguistique permette, *en plus*, de simuler la compréhension que j'ai, plus haut, appelée "spontanée", donc qu'elle ouvre la possibilité de plusieurs interprétations). Atteindre cet objectif permettrait de montrer, non seulement le bien-fondé intrinsèque, mais aussi l'utilité de la sémantique linguistique³.

Une telle coopération semble cependant se heurter à une objection de principe. Pour que la mise en oeuvre d'une connaissance théorique de la langue soit utile, il faut, je l'ai dit, qu'elle ne se contente pas de retrouver le sens qu'avait compris tout lecteur doué d'une connaissance pratique de cette langue; sinon le linguiste sera ravalé au rang de "simple grammairien", et l'on dira qu'il ne fait pas une analyse, mais une "explication" de textes, voire qu'il en donne seulement une "paraphrase" pédante. Par ailleurs on aimerait que l'interprétation "originale" proposée par le linguiste soit au moins une de celles que le producteur du texte avait envisagées. C'est là que la difficulté apparaît: sauf cas exceptionnel, le producteur du texte n'est pas lui-même un linguiste, et, s'il a mis en oeuvre une connaissance de la langue, il s'agit de cette connaissance pratique que possèdent en principe tous les "native speakers". C'est donc grâce à celle-ci, et non pas grâce à la connaissance théorique objet de la linguistique, qu'il a construit son texte, c'est-à-dire, selon une métaphore largement admise, "codé" les significations qu'il désirait transmettre. Pour retrouver dans le texte le sens qu'il visait (autrement dit, pour décoder), il semble donc bien suffisant d'avoir cette connaissance pratique que le locuteur partage avec son public. Une connaissance linguistique de la langue paraît ainsi tout à fait inutile à l'analyse de textes: si elle est nécessaire pour obtenir telle ou telle interprétation particulière, autrement inaccessible, c'est que celle-ci est étrangère au sens que le producteur visait, donc "peu sérieuse". On n'échappera pas à cette difficulté en rappelant que le texte peut avoir un sens inconscient à son propre producteur. Car on voit mal pourquoi l'inconscient posséderait, plus que la conscience, une connaissance théorique de la langue, pourquoi il serait plus linguiste que la conscience. S'il arrive à s'exprimer à travers les paroles effectivement réalisées, c'est en utilisant le code de tout le monde -manipulé éventuellement d'une façon perverse ou ludique⁴.

Le problème que je viens de soulever est, on l'aura remarqué, le problème général de l'interprétation, qu'elle concerne des textes ou des signifiants non verbaux, des peintures par exemple. Une interprétation exige toujours que l'on mette en oeuvre des connaissances que l'on possède indépendamment de l'objet à interpréter, et qu'on les applique à cet objet. A quelles conditions peut-on la considérer comme étant à la fois sérieuse (valide) et intéressante (éclairante)?

³Sachant les difficultés que connaissent actuellement les départements universitaires de linguistique lorsqu'il s'agit de trouver des débouchés professionnels pour leur étudiants, on comprend qu'ils insistent souvent sur cette utilité, objet de nombreuses publications, qui permettrait d'étendre ces débouchés du côté de l'histoire ou des études littéraires.

⁴ Cela apparaît nettement dans les jeux de mots par lesquels, selon Freud, l'inconscient arrive à s'exprimer. Par exemple dans le lapsus qui fait produire un mot M inexistant dans la langue, en mélangeant deux mots existants, M₁ et M₂, dont le premier correspond à la signification consciemment visée, et le second à un sens inconsciemment désiré. Dans cette combinaison, les deux mots constituants, M₁ et M₂, ont le sens que tout le monde, spontanément, leur donne. Pour produire M, l'inconscient n'a eu recours à aucune connaissance sophistiquée de la langue, et, pour le déchiffrer, l'analyste n'en a pas davantage besoin.

Je vais raisonner sur un exemple. Mis en présence, à notre époque, d'un tableau du Moyen-Âge occidental représentant un jeune homme ailé, qui s'adresse à une jeune femme lisant, alors qu'une sorte d'oiseau survole les deux personnages, on l'interprète généralement comme une représentation de l'Annonciation. Cela, parce qu'on lui applique une certaine connaissance de la religion chrétienne. Si une telle interprétation est la plupart du temps tenue pour valide, c'est qu'on suppose cette connaissance possédée, au Moyen-Âge, par le peintre et son public, et qu'elle a toutes chances, par ailleurs, d'avoir joué un rôle dans la production du tableau. Mais l'interprétation en question ne sera pas considérée comme particulièrement intéressante parce que le public actuel, dans un certain nombre de pays au moins, possède lui aussi cette connaissance, et est capable de lui-même de découvrir la signification proposée. Supposons maintenant que, sur un autre volet du tableau, soit représenté un vieillard dans un atelier de menuiserie. On reste dans le domaine de l'interprétation sérieuse mais peu intéressante lorsque, se référant encore à l'Évangile, on interprète ce vieillard comme Saint Joseph. Ajoutons maintenant que le menuisier fabrique de petits objets que l'on reconnaît facilement comme des pièges à souris, et que certains de ces pièges sont disposés sur le rebord d'une fenêtre donnant sur un riche paysage urbain. On sait que ce détail, dans une analyse célèbre⁵, a reçu une interprétation, considérée cette fois comme à la fois sérieuse et intéressante. La ville représente un lieu d'impureté, domaine de Satan, dont la souris est une image; les souricières fabriquées et disposées par Joseph marquent que le Christ annoncé à Marie est un appât sur lequel le Diable se précipitera, sans savoir que la mort du Christ, en rachetant les hommes, l'exclura lui-même du monde. Pour montrer que l'interprétation est sérieuse, on fait intervenir de nouvelles connaissances, en signalant que la souris est un des symboles du Diable, que la ville et sa richesse sont opposées à la pureté évangélique, et que plusieurs textes de Saint Augustin comparent la Rédemption du monde par la mort du Christ à une souricière où Satan a été pris. Dans la mesure où ces connaissances, plus banales au Moyen-Âge qu'aujourd'hui, peuvent être supposées chez le peintre, l'interprétation peut apparaître comme valide, et comme appartenant à la signification qu'il visait. Si, de plus, elle est jugée intéressante, si nous avons le sentiment qu'elle donne un éclairage nouveau sur le tableau, c'est que ces connaissances sont largement ignorées du public moderne, de sorte que l'analyse proposée, même si, à l'époque du tableau, elle pouvait être immédiate (ce qui fonde son sérieux), a de nos jours un aspect inattendu (ce qui la rend, pour nous, éclairante). Je me résume: ce qui permet à l'interprétation de concilier validité et intérêt, c'est qu'elle met en oeuvre des connaissances présentes chez le producteur de l'objet signifiant, et que ne possèdent pas les personnes à qui l'analyse est proposée. Il reste à voir si l'interprétation linguistique des textes peut satisfaire aux mêmes conditions.

Supposons que la connaissance qu'elle met en oeuvre est une connaissance théorique de la langue, construite par le linguiste dans son activité scientifique. Dans la mesure où les destinataires de l'analyse ne sont pas eux-mêmes des linguistes et ne possèdent pas cette connaissance, il est concevable que l'interprétation produite à partir d'elle soit, pour eux, inattendue, et, de ce fait, leur donne sur le texte un éclairage nouveau: il n'est donc pas exclu qu'on puisse, si, bien sûr, d'autres conditions sont satisfaites, la juger intéressante. Mais il reste le problème de sa validité. Vu que l'auteur du texte n'est pas, lui non plus, un théoricien de la linguistique, on ne voit pas pourquoi l'interprétation obtenue serait une de celles qu'il visait, et qu'il cherchait à susciter au moyen de sa connaissance simplement pratique de la langue. Le seul cas où le linguiste

⁵ Meyer Schapiro, "Muscipula Diaboli: The Symbolism of the Merode Altarpiece", *The Art Bulletin*, vol. 27, 1945, p. 182-7. Trad. franç. par Daniel Arasse dans Meyer Schapiro, *Style, Artiste et Société*, Gallimard, 1982.

puisse se rendre utile à l'analyse de textes semble celui où il s'agit d'un texte ancien, écrit dans une langue actuellement mal connue: le philologue qui a reconstruit la connaissance *pratique* de la langue dont se servait l'auteur du texte, peut alors, en restituant le sens que les mots et constructions grammaticales avaient autrefois, espérer promouvoir, aujourd'hui, une compréhension à la fois exacte et éclairante d'un texte qui, sans cela, resterait hermétique, ou, en tout cas, risquerait d'être interprété à "contresens" (on se trouve dans le même cas que pour les pièges à souris fabriqués par Saint Joseph). Mais on voit que ce type de justification, valable pour ce que l'on appelle habituellement en France "philologie", ne saurait valoir pour une linguistique théorique, qui construit des descriptions de la langue supposées sous-jacentes à l'usage habituel, mais bien étrangères à l'idée que le sujet parlant se fait actuellement ou se faisait autrefois de son moyen de communication. Est-il possible de sortir de ce dilemme? Peut-on concevoir une connaissance *théorique* de la langue qui conduise à interpréter les textes autrement que l'on ne fait habituellement, mais cela d'une façon que l'on puisse en même temps tenir pour raisonnable? Les quelques analyses que je vais proposer sont destinées à suggérer, par des exemples, une réponse positive à ces questions, et à fortifier, chez les théoriciens de la linguistique, un sentiment d'utilité indispensable à leur bonne conscience.

2. Description linguistique de *mais*

Comme la conjonction *mais* constitue le pivot de la plupart des textes que je vais analyser, je dois d'abord indiquer la description que j'en donne (je précise qu'il s'agit seulement de ces emplois de *mais* qui se traduiraient en allemand par *aber* et en espagnol par *pero*: je ne considérerai pas le *mais* dit de recification, traductible par *sondern* et *sino*, que l'on trouve dans "Je n'habite pas à Paris, mais à Lyon"). Cette description est fondée sur la notion d'orientation argumentative, qui est, pour moi, un de ces concepts généraux devant intervenir dans la description sémantique de toute langue. Selon la théorie de "L'argumentation dans la langue", que j'ai développée notamment avec J.C Anscombe, Marion Carel et Pierre Yves Raccah, il appartient au sens d'un énoncé *A* de diriger vers au moins un autre énoncé *C* présenté comme une conclusion possible de *A*, en ce sens que le locuteur, en disant *A*, envisage un enchaînement discursif du type *A donc C*: on dira que *A* est orienté vers *C*, ou encore que *C* exprime une des orientations argumentatives de *A*. C'est à partir de là que je décris les suites *A mais B*. Pour moi, ces suites sélectionnent, pour *A*, une orientation argumentative particulière (une conclusion *C* déterminée, ou un type spécifique de conclusion), et en même temps interdisent, en ajoutant *mais B*, de poser *C*. Ainsi le discours total *A mais B*, tout en envisageant la possibilité de conclure *C* à partir de *A*, est orienté vers une conclusion contraire à *C*. Telle est la description générale de *mais* dont je vais me servir, mais il me faut encore, avant d'en venir aux exemples, signaler différentes éventualités en ce qui concerne la façon dont l'addition de *mais B* contrarie l'orientation de *A*.

Sans prétendre à l'exhaustivité, je distinguerai trois cas. **Cas 1**: *b* est directement la négation de la conclusion *c* envisagée à partir de *a*. Ainsi dans "Le baromètre monte(*a*), mais il va continuer à faire mauvais(*b*)". On peut admettre que *a* évoque la conclusion *c* "Le mauvais temps va cesser", dont *b* est l'exacte négation. Une caractéristique linguistique de ces cas est que *mais* peut y être paraphrasé par *malgré cela* ou *pourtant*, ce qui est impossible dans les autres cas. **Cas 2**: *b*, sans être équivalent à *non-c*, est orienté argumentativement vers cette conclusion. C'est ce qui se passe lorsque, pour refuser une proposition de promenade faite par un interlocuteur qui alléguait le beau temps, on répond "D'accord, il fait beau(*a*), mais je suis fatigué(*b*)". Ici *b* est un argument contre la conclusion *c* (la promenade) suggérée par *a*. Je signale une

troisième possibilité, illustrée par le premier des textes qui suivent. **Cas 3:** *b* empêche de conclure de *a* à *c* en ce sens qu'il prive *a* de son orientation vers *c* -ce qui n'apparaît pas dans les deux cas précédents, où *a* restait orienté vers *c*, même si le locuteur refusait de se conformer à cette orientation. Supposez qu'on vous ait dit de quelqu'un "Il a bien réussi, il doit donc être très doué", et que vous répondiez "Oui, il a réussi(*a*), mais il avait énormément travaillé(*b*)". En parlant, en *b*, du travail, vous entendez montrer que la réussite mentionnée en *a* "ne signifie rien" -en ce sens qu'elle n'est pas, contrairement à ce que disait l'interlocuteur, le signe d'un don particulier(*c*): *a* se voit ainsi dépouillé de son orientation vers *c*.

3. Analyses de textes

Texte 1.

Je vois un homme entouré et suivi(*a1*); *mais* il est en place(*b1*) J'en vois un autre que tout le monde aborde(*a2*); *mais* il est en faveur(*b2*). Celui-ci est embrassé et caressé, même des grands(*a3*); *mais* il est riche(*b3*). Celui-là est regardé de tous avec curiosité(*a4*); *mais* il est savant et éloquent(*b4*). J'en découvre un que personne n'oublie de saluer(*a5*); *mais* il est méchant(*b5*).

Je veux un homme qui soit bon, mais qui ne soit rien de plus, et qui soit recherché (La Bruyère, *Les Caractères*, "De la Cour", §31).

Le piquant de ce texte (destiné à piquer) est que la plupart des *mais* du premier paragraphe ne peuvent s'interpréter, quel que soit le lecteur, avant qu'on n'ait lu le second (i.e. la phrase finale du texte), donné comme la clef d'une sorte d'énigme linguistique. Peut-être le cinquième de ces *mais* est-il, à la rigueur, interprétable isolément. Mais on ne voit pas en quoi les quatre premiers segments que j'ai notés "*a*" s'opposent (même au sens le plus large de ce terme) aux segments correspondants notés "*b*": les différents *a* expriment divers aspects du succès mondain, alors que les *b* indiquent, pour les trois premiers, une situation sociale dominante, et, pour le quatrième, des qualités intellectuelles. Dans tous ces cas, aucune opposition n'est perceptible, d'autant plus que La Bruyère aurait plutôt tendance, au contraire, à expliquer les succès mondains d'une personne par sa force, sociale ou individuelle.

Après le second paragraphe, le texte entier s'éclaire, et il me semble que ma description générale de *mais* permet de comprendre comment s'opère cette "relecture" du début. Cette phrase finale indique que La Bruyère est en quête d'un homme à la fois recherché dans le monde, bon, et n'ayant d'autre qualité que la bonté, et je supposerai que l'existence d'un tel personnage (qui prouverait que la bonté suffit à assurer le succès mondain) constitue la conclusion *c* vers laquelle les différents *a* sont tous orientés. Quant aux segments *b*, je supposerai qu'ils relèvent du troisième cas d'emploi de *mais*: ils servent à interdire le passage de *a* à *c*, en montrant que l'homme signalé dans le segment *a* manque au moins d'un des caractères nécessaires pour autoriser cette conclusion (les quatre premiers ont une qualité autre que la bonté, le cinquième n'est pas bon). D'où il résulte que l'ensemble du texte est orienté vers la négation de *c*, c'est-à-dire vers une conception pessimiste de la vie mondaine (notamment de la "Cour"), niant que la vertu puisse y être récompensée par le succès. On m'objectera peut-être que les *a*, qui attestent simplement l'existence d'hommes à succès, ne sont évidemment pas des raisons suffisantes pour admettre *c*. Mais justement ce que j'appelle "orientation argumentative" a peu à voir avec la raison scientifique. C'est simplement la possibilité d'un enchaînement discursif en *donc*, et l'observation de la parole fait voir que la satisfaction d'une des conditions nécessaires pour une conclusion est, en ce sens, "orientée" vers cette conclusion. Supposons que vous attendiez à la gare quelqu'un que vous ne connaissez pas, mais dont on vous a donné trois caractéristiques: il est très grand, il a une valise rouge, et il n'a pas d'autres bagages. Voyant arriver sur le quai une personne qui domine d'une tête les autres voyageurs, vous aurez tendance à vous exclamer "Voilà

quelqu'un de vraiment grand!", puis à ajouter, si vous vous apercevez que sa valise est bleue, ou qu'il est encombré de bagages: "Mais, malheureusement, sa valise n'est pas rouge" (ce qui est le correspondant de *b*₅), ou "Mais il a d'autres bagages" (ce qui correspond aux quatre premiers *b*). Tel est, me semble-t-il, le type de discours que La Bruyère simule.

Il me reste, à propos de cet exemple, à préciser, en me référant à la première partie de l'article, quels rapports entretiennent ici l'analyse de textes et la description linguistique. L'interprétation à laquelle je suis arrivé me semble celle qu'aurait trouvée un lecteur ordinaire, tant soit peu attentif. Le recours à une description technique du *mais* français, qui applique elle-même la notion linguistique générale d'orientation argumentative, n'a donc rien apporté au texte. Doit-on dire pour autant qu'elle relève seulement de ce que j'ai appelé l'"égoïsme" linguistique, et qu'elle a servi tout au plus à confirmer mes conceptions de la description sémantique en général et du mot *mais* en particulier, ou, au moins, à montrer qu'elles peuvent "accrocher" sur la parole réelle? Il me semble que mon analyse peut avoir une autre utilité. Elle fournit une hypothèse sur le processus permettant la compréhension du passage de La Bruyère, en expliquant *pourquoi* la dernière phrase est nécessaire à la compréhension du premier paragraphe, et *comment* se fait la relecture de celui-ci. Dans cette mesure j'espère avoir mieux caractérisé le caractère énigmatique du passage, et contribué ainsi à une éventuelle typologie des énigmes textuelles, en en faisant apparaître une forme particulière, de type métalinguistique, où l'auteur fait de sa propre parole l'énigme à élucider.

Texte 2.

Le bourg était endormi. Les piliers des halles allongeaient de grandes ombres. La terre était toute grise, comme par une nuit d'été(*a*). *Mais*, la maison du médecin se trouvant à cinquante pas de l'auberge, il fallut presque aussitôt se souhaiter le bonsoir, et la compagnie se dispersa(*b*). (G. Flaubert, *Madame Bovary*, 2ème partie, vers la fin de la 2ème section, p. 402 de l'édition des oeuvres de Flaubert dans la collection *La Pléiade*).

Je commence par rappeler le contexte. Il s'agit de l'installation de Charles et Emma Bovary à Yonville, où ils arrivent en fin de journée après un voyage fatiguant. Ils sont reçus par le pharmacien Homais, avec qui ils vont dîner à l'auberge. A leur table est venu se joindre un client de l'auberge, Léon, clerk du notaire de Yonville: souffrant de son habituelle solitude, il est trop heureux de cette compagnie. Après le repas, les quatre convives font ensemble une courte promenade, décrite dans le passage que je vais étudier.

Le *a* qui précède *mais* (c'est-à-dire, pour moi, les trois premières phrases) constitue une description, relativement banale, d'un petit bourg provincial en début de nuit, et *b* indique, d'une façon tout aussi banale, que la promenade a été tout de suite interrompue, et pourquoi. Mon problème est d'expliquer la présence d'un *mais* entre *a* et *b*. Pour le faire, je supposerai que cet emploi relève du premier cas distingué plus haut, celui où *b* est lui-même la négation de la conclusion *c* évoquée par *a*. Plus précisément je prendrai pour *c* ce qui est nié par la proposition finale de *b* ("la compagnie se dispersa"). Cette proposition *b* signifie d'ailleurs non seulement qu'il y a eu un terme à la promenade (ce dont on pourrait se douter), mais que ce terme est rapidement survenu, puisqu'il est présenté comme conséquence de la *nécessité*, rapidement apparue, de prendre congé ("il fallut aussitôt...")⁶, nécessité fondée à son

⁶ Mon analyse implique que le segment matériel "la compagnie se dispersa" signifie, entre autres choses, que cette dispersion est survenue après peu de temps. Autrement dit, je fais entrer dans le sens de ce segment l'argument sur lequel il est fondé ("il fallut presque aussitôt..."). Une telle intégration de l'argument au sens de la conclusion est caractéristique de la dernière version de la théorie de "L'argumentation dans la langue";

tour sur le fait que la maison des Bovary était proche de l'auberge. Ainsi la conclusion *c*, niée en *b*, serait la perspective d'une promenade plus longue. Reste alors à montrer comment elle peut être fondée sur la description donnée en *a*.

Pour qu'il en soit ainsi, il faut, me semble-t-il, que le segment *a* soit l'objet, après l'apparition de *mais b*, d'une "relecture" d'un type particulier. La description initiale ne doit plus être considérée comme celle de Yonville, mais comme montrant la perception du bourg par les promeneurs; il faut en plus que cette perception soit sentie comme agréable, et susceptible d'amener à prolonger la promenade. La description est ainsi subjectivée, et, en plus, elle reçoit une coloration affective déterminée. Telle est, pour moi, l'oeuvre de *mais*; c'est lui qui impose, pour être interprétable, cette métamorphose sentimentale du paysage décrit par Flaubert⁷. Une fois opérée la transmutation, on peut certes trouver, après coup, à l'intérieur du segment *a*, des catalyseurs qui la favorisent: ainsi pour la comparaison avec les "nuits d'été", qu'un lecteur européen affectera toujours d'une connotation favorable (liée d'ailleurs au simple mot *été*: être dans son été, c'est être dans sa meilleure saison). Mais pour songer à exploiter ces indices, il faut d'abord que la magie de *mais* ait opéré: c'est elle qui contraint, ensuite, à donner valeur de signe à ce qui, sinon, semblerait une notation marginale et insignifiante.

Voilà, pour l'essentiel, l'analyse que je présentais, il y a quelques années, dans mon intervention à un colloque "Mots du pouvoir-Pouvoir des mots". Elle a été complétée, d'une façon essentielle, lors de ce même colloque, par mon collègue russe Serge Zenkine⁸. Il fit remarquer que les deux segments *a* et *b* représentent en fait deux points de vue différents sur la promenade racontée, qu'ils doivent de plus, l'un et l'autre, être rapportés à des personnages, et non au narrateur, et surtout que chacun des points de vue doit être attribué à un groupe de personnages bien déterminé. Déjà ces groupes s'étaient formés lors du dîner. Une sorte de complicité était apparue entre Homais et Charles, dont la conversation concernait les détails pratiques de l'installation du couple Bovary à Yonville. Et une complicité symétrique entre Emma et Léon, qui parlaient de voyage et de poésie. On peut donc admettre que la partie (*a*) du texte, si elle est interprétée comme je l'ai fait pour expliquer le *mais*, exprime leur façon de percevoir et de ressentir le paysage: du même coup la comparaison avec la nuit d'été se comprend, indépendamment de sa valeur descriptive, très hypothétique, comme une sorte d'impression heureuse qu'ils partagent et, peut-être, échangent. Au contraire (*b*) devrait être rapporté à Charles et à Homais, dont le prosaïsme transparaît dans l'argumentation "La maison est proche, donc il faut se quitter": cette argumentation, qui amène à voir la promenade comme seulement utilitaire, décrit en fait leur façon de parcourir un espace réduit à n'être qu'une distance à franchir.

elle est présentée de façon systématique dans les travaux de M.Carel (par exemple "L'argumentation dans le discours: argumenter n'est pas justifier", *Langage et Société*, 1994, n°70, p. 61-81), qui voit dans l'interdépendance sémantique de l'argument et de la conclusion, une caractéristique de l'argumentation linguistique. C'est ce qui oblige à distinguer radicalement cette dernière de tout ce que l'on appelle habituellement "raisonnement".

⁷Quand je dis que *mais* impose la transformation, il faut comprendre "ma description de *mais*". Peut-être que d'autres descriptions ne l'imposeraient pas (mais cela me semblerait un argument contre elles). Il est bien possible, d'ailleurs, qu'il y ait des descriptions différentes de la mienne, et qui expliquent aussi, mais selon d'autres processus, la subjectivisation dont j'ai parlé.

⁸ Il s'agit d'un colloque tenu à Berlin, au Centre Marc Bloch, en 1996. Zenkine est l'auteur d'un ouvrage, "*Madame Bovary*, l'oppression réaliste", paru en 1996 aux Editions de l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand.

Comment articuler l'analyse improvisée par Zenkine, qui enthousiasma les participants du colloque, et les mornes manipulations qui sont le quotidien du linguiste? Il me semble, dans le cas présent, que chacun a rendu service à l'autre. D'une part, la proposition de Zenkine conforte l'analyse linguistique, dont les résultats apparaissent ainsi compatibles avec un type d'interprétation plus intéressant que les explications de textes habituelles, qui s'en tiennent à un sens tristement "littéral": le linguiste cesse d'apparaître comme le "rabat-joie" de la théorie littéraire, comme celui qui empêche de regarder au delà de ce que l'on prend d'habitude pour la signification "immédiate" du discours. Mais, dans cet exemple au moins, je crois pouvoir dire aussi que l'analyse de textes gagne quelque chose à se mettre en relation avec des descriptions linguistiques. Certes la simple intuition de Zenkine, alliée à sa connaissance minutieuse de *Madame Bovary*, pouvait l'amener à l'interprétation qu'il a construite, d'autant plus que cette intuition est fondée sur une étude attentive du contexte précédant le passage commenté, notamment sur l'analyse des conversations du dîner à l'auberge: déjà se met en place, à travers les deux groupes de personnages, l'opposition du romanesque et du prosaïque que Zenkine projette sur le récit de la promenade. Mais, après tout, d'autres interprétations seraient possibles, et celle de Zenkine me paraît gagner en solidité à pouvoir s'appuyer sur deux thèses linguistiques justifiables indépendamment de ce texte particulier. D'un côté sur la description générale de *mais* que j'ai mentionnée au §2, d'autre part sur une conception "polyphonique" de la signification, selon laquelle un même énoncé peut simultanément présenter, ou, en prenant une métaphore théâtrale, mettre en scène, des points de vue différents⁹. C'est, notamment le cas pour une suite articulée par *mais*: ses deux segments évoquent toujours deux perceptions, j'entends par là deux visions, différentes d'une situation, amenant à des conclusions opposées -et il en est bien ainsi dans le texte de Flaubert interprété comme le propose Zenkine. Ce que la linguistique apporte ici, c'est de transformer telle ou telle analyse de discours en exemple, en spécification particulière, de règles générales. On peut estimer que ces analyses y gagnent de la crédibilité.

Texte 3.

[Autrefois] les gens qui connaissaient les succès de Swann pensaient "Il n'est pas régulièrement beau, si vous voulez (*a1*), *mais* il est chic (*b1*). Ce toupet, ce monocle, ce sourire!" [...] Maintenant tous pensaient "Il n'est pas positivement laid, si vous voulez (*a2*), *mais* il est ridicule (*b2*). Ce monocle, ce toupet, ce sourire!" (M. Proust, *Un amour de Swann*, p.319-320 du volume 1 de la première édition, 1954, des oeuvres de Proust dans la collection *La Pléiade*)

Ce court extrait¹⁰ fait partie d'une description des changements survenus dans la situation de Swann à partir du moment où Odette a cessé de l'aimer. Proust s'attache à les manifester par la transformation des discours tenus sur Swann. Transformation des paroles que lui adresse Odette, qui autrefois, à tout ce qu'il disait, répondait avec admiration "Vous, vous ne serez jamais comme tout le monde", et qui lui répond maintenant, d'un ton irrité ou indulgent, "Ah, tu ne seras donc jamais comme tout le

⁹J'ai présenté une telle conception polyphonique dans le dernier chapitre de *Le Dire et le dit* (Paris, Minuit, 1985). Dans ce chapitre, je présente ma théorie polyphonique de la signification linguistique comme une extension à la langue des propositions faites par Bakhtine pour l'analyse de discours. Or ce sont précisément ces propositions que Zenkine met en oeuvre dans son étude de *Madame Bovary*.

¹⁰Qui est en fait discontinu; le passage remplacé par mes points de suspension s'étend sur une dizaine de lignes

monde". Ou encore du discours des étrangers, comme dans le passage que j'ai cité. Dans les deux cas, on l'aura noté, il s'agit de transformations matériellement peu importantes (la seconde réplique d'Odette est même presque identique à la première, à l'exception du *Ah*, du *donc* et du pronom personnel), mais qui changent tout. Ce qui me concerne particulièrement, et qui peut être relié au scepticisme de Proust sur le contenu "objectif" des paroles (comme sur celui des sentiments), c'est que la transformation des discours ne porte pas sur les "faits" qu'ils mentionnent: avant comme après, Swann, dans le discours d'Odette, n'a pas cessé d'être un homme exceptionnel, pas plus que n'ont changé son sourire, son monocle et son toupet. Seule a changé la présentation donnée aux faits dans le discours -et tout a basculé.

En quoi consiste, dans le texte que je vais analyser, cette transformation de l'habillage linguistique? Pour le montrer, je dois d'abord rappeler un point de ma description générale de *mais* qui n'a pas été exploité dans les analyses précédentes, où je m'intéressais surtout au fait que *b* contrarie la conclusion *c* vers laquelle *a* est orienté. Mais j'avais posé en plus que la suite *a mais b*, prise globalement, est orientée vers une conclusion qui est la négation de *c* (*c*, je le rappelle, est la conclusion envisagée pour *a*), et que j'écrirai "*non-c*". Ainsi, dans le second cas que j'ai distingué, cas illustré par l'exemple "Il fait beau(*a*), mais je suis fatigué(*b*), où *a* est argument pour faire une promenade, et où *b* est argument contre cette promenade, l'ensemble est orienté vers le refus de la promenade, c'est-à-dire vers *non-c*: aussi est-il impossible de continuer par "Allons nous promener", conclusion qui exigerait que *a* et *b* aient été intervertis et que l'on ait dit "Certes je suis fatigué mais il fait beau".

Cette règle me permettra d'interpréter le texte de Proust. Commençons par le segment *a1 mais b1*. En ce qui concerne *a1* ("il n'est pas régulièrement beau"), qui ne présente pas à proprement parler un défaut, je le considère cependant comme orienté argumentativement vers une conclusion défavorable à Swann, dans la mesure où il nie une qualité ("régulièrement beau"), et où une loi sémantique générale veut que la négation d'une notion soit orientée d'une façon opposée à l'orientation de cette notion (dire d'un restaurant qu'il n'est pas excellent, cela oblige, si l'on continue le discours par un *donc...*, à poser, *dans le discours*, une conclusion du type "N'y allons pas" - même si l'on admet qu'un restaurant peut, sans être excellent, être *néanmoins* fort honorable). Je poserai donc comme *c* une dépréciation de Swann. D'autre part on admettra facilement que *b1* ("Il est chic") présente une description de Swann orientée vers une conclusion favorable, c'est-à-dire vers *non-c* (la sémantique même du mot *chic* contient l'idée qu'il s'agit d'une qualité): on est ainsi dans le deuxième cas d'emploi de *mais*, celui où *b* oriente vers une conclusion opposée à celle de *a*. Il ne reste plus qu'à appliquer la règle générale rappelée plus haut (*a mais b* est orienté vers *non-c*), pour prévoir que, pris globalement, le discours tenu autrefois sur Swann, tel que le rapporte Proust, porte sur lui un jugement favorable, celui-là même qui se conclut de la deuxième appréciation, que j'ai notée "*b1*" ("il est chic").

L'analyse du second discours se fera de façon exactement symétrique. Lui aussi relève du deuxième type d'emploi de *mais*.

Le segment *a2* ("Il n'est pas positivement laid"), dans la mesure où il nie un défaut, la laideur, doit être compris comme orienté vers une conclusion favorable à la personne jugée. Par ailleurs le *b2* qui suit *mais* ("il est ridicule") conduit évidemment à une conclusion dépréciative, opposée à celle de *a2*. Quant au discours total *a2 mais b2*, il doit, en appliquant la même règle que plus haut, conduire, à propos du Swann d'aujourd'hui, à une dépréciation, et avoir donc une orientation opposée à celle du discours ancien. Même si le personnage, en tant qu'objet "réel", est resté identique, conservant son sourire, son monocle et son toupet, il est devenu, en tant qu'objet de discours, le contraire de ce qu'il était. Et cela, par une simple interversion de ce qui

précède et de ce qui suit *mais*, passant de l'ordre discursif, globalement valorisant, "mal mais bien", à l'ordre dévalorisant "bien mais mal". Le *mais* de Flaubert, dans le texte 2, transmuait le paysage en sentiment. Ceux de Proust, jouant sur une autre propriété du mot, opèrent une autre alchimie: sans rien changer à la substance, ils font du plomb avec de l'or.

Sur cet exemple encore, je voudrais me demander si, en appliquant une description linguistique à un texte, on fait plus que de la confirmer ou l'infirmier, et mesurer ce qui est apporté à l'interprétation du discours. Si mon analyse sert seulement à montrer que le texte de Proust illustre la déchéance mondaine de Swann-ce que tout le monde avait compris-, à coup sûr sa lourdeur peut paraître bien disproportionnée au résultat. Mais j'aimerais être allé plus loin. J'ai essayé d'expliquer *comment* cette déchéance est représentée: elle est représentée, selon moi, à travers la simple application d'une règle linguistique générale concernant l'ordre des propositions entourant le *mais*. Or ce mode d'expression est particulièrement adapté au pessimisme de Proust, pour qui le changement, dans les sentiments et dans les attitudes, n'est pas fondé dans l'objet du sentiment ou de l'attitude, mais tient au seul transfert, sur cet objet, de dispositions internes. Rien ne permet mieux de rendre sensible une telle indifférence à l'objet que de manifester le changement par des transformations du discours, et par des transformations qui ne tiennent pas aux choses dont il est question dans le discours, mais à son simple ordonnancement. Proust exploite, par là, ce qui me semble une propriété fondamentale de la langue: un grand nombre de mots ont pour valeur essentielle d'orienter le discours; en les introduisant dans un énoncé, on autorise ou on interdit de donner à cet énoncé telle ou telle suite, d'en tirer telle ou telle conclusion, quelles que soient les prétendues "informations" que l'énoncé, à ce qu'on admet d'habitude, "véhiculerait"¹¹. L'indifférence linguistique de la phrase à son "contenu" fonde l'indifférence du discours à son objet, que Proust utilise à son tour pour faire sentir l'indifférence des sentiments aux choses: l'arbitraire transite ainsi de l'ordre des mots à celui des paroles, et des paroles à la pensée. Dans cette mesure, la description linguistique, si elle fait apparaître le pouvoir, l'efficacité discursive intrinsèque au sens des mots, prépare à mieux interpréter des textes visant, comme celui de Proust, à nier que les pensées puissent être fondées sur les choses.

Texte 4

Athènes n'augmentait certes plus l'extension de son pouvoir (*a*), mais elle le consolidait et le renforçait (*b*) [résumé d'un texte de J. de Romilly, destiné à montrer le poids de l'impérialisme d'Athènes avant la guerre du Péloponèse, et qu'il en a été une cause: *Thucydide et l'impérialisme athénien*, Paris, Les Belles Lettres, 1947, p. 24]

Reprenant les critiques de Thucydide contre la politique impérialiste menée par Athènes sous le gouvernement de Périclès, J. de Romilly présente cet impérialisme comme une cause profonde de la guerre du Péloponèse. Pour cela, elle doit d'abord montrer l'existence de cet impérialisme dans la période précédant la guerre, alors que d'autres historiens, notamment allemands, le niaient, ou en tout cas l'atténuaient, et alléguaient qu'Athènes n'avait plus acquis de territoires depuis un certain temps. Ce qui les amenait à chercher ailleurs l'origine de la guerre. Sans pouvoir nier le fait mentionné par ses adversaires, J. de Romilly signale que la domination d'Athènes sur ses colonies était devenue plus dure, du fait par exemple de l'augmentation des tributs qu'elle leur

¹¹J'ai souvent développé l'exemple de *peu* et *un peu*, qui "disent la même chose", mais orientent le discours de façon opposée. Dans mon analyse de Proust j'utilise le fait que l'opposition entre *a mais b* et *b mais a* possède la même propriété. Les exemples sont légion. Que l'on pense aux différences bien connues entre *à moitié vide* et *à moitié plein*, entre *ça coûte bien cent francs*, et *ça ne coûte que cent francs....etc.*

imposait, ce qui autorise à conclure à la persistance de l'impérialisme, et, au delà, à le rendre responsable de la guerre.

Le mécanisme linguistique mis en oeuvre dans cette démonstration (que j'ai dû résumer, en en conservant jalousement le *mais*) me semble celui-là même qui m'a servi dans mon étude de Proust. Je supposerai qu'on se trouve dans le second cas d'emploi de *mais*. Le segment *a* va vers la conclusion *c* (qui est une mise en doute, plus ou moins forte, de l'impérialisme athénien); *b* va dans le sens opposé, *non-c*, qui est un refus de cette mise en doute, et donc une sorte d'affirmation de l'impérialisme. D'où il résulte que l'ensemble *a mais b* est dirigé vers cette affirmation, et vaut donc, globalement, comme argument pour la thèse de Thucydide.

Une telle analyse, bien banale, si elle renforce ma description de *mais*, n'ajoute rien à la compréhension spontanée du texte, ni enrichissement ni justification. Tout lecteur de ce *a mais b* comprend dans quel sens J. de Romilly argumente, et le reste du chapitre confirme cette interprétation. Il ne me semble cependant pas inutile d'avoir explicité le mécanisme linguistique mis en oeuvre, car cela permet aussitôt de voir qu'une argumentation diamétralement opposée était possible, tout en recourant aux mêmes "faits". Il suffit d'invertir le *a* et le *b*. On obtient alors le texte "Certes Athènes consolidait et renforçait son pouvoir (*b*), mais elle n'en augmentait pas l'extension (*a*)". Ce qui oriente l'ensemble vers une conclusion opposée à celle du premier segment et conforme à celle du second, c'est-à-dire vers la conclusion *c* (mise en doute de l'impérialisme) -on pourra donc soutenir ensuite que les vraies causes de la guerre sont à chercher ailleurs.

En lisant le texte de l'historien à travers une description linguistique de *mais*, c'est-à-dire en explicitant le mécanisme qui permet de l'interpréter, on a donc montré la possibilité d'inverser son sens par une pure manipulation formelle. Ce faisant, on a peut-être rendu plus sensible l'arbitraire du texte, son caractère de diktat, l'espèce de coup de force par lequel il impose une orientation argumentative qui ne repose sur rien d'autre que sur l'ordre des mots. Dans une formule qui a fait du bruit, Barthes dénonçait le "fascisme" de la langue, qui décide à notre place de ce que nous avons à croire. Mon analyse devrait permettre de préciser cette formule. Lorsque des mots du lexique contiennent en eux, et transmettent au discours, des jugements, des prises de position, on doit peut-être effectivement parler d'un fascisme inhérent à la *langue* elle-même (ainsi lorsqu'un mot, en même temps qu'il désigne une attitude ou un comportement, les qualifie indissolublement de qualités ou de défauts: tel est le cas pour des mots comme *courage*, *égoïsme* ou *racisme*, et aussi bien d'ailleurs, aujourd'hui, pour le mot *fascisme*). La situation est plus compliquée pour ce que j'ai appelé ailleurs les "mots du discours", par exemple pour *mais*: il serait quelque peu injuste de supposer qu'il contient et impose, en tant qu'élément de la *langue*, tel ou tel jugement particulier. Mais, de par sa nature linguistique, il peut, employé dans un discours, conférer à ce discours la possibilité d'imposer une conclusion en créant l'illusion qu'elle est factuellement fondée: la conclusion paraît telle puisqu'elle s'appuie sur un discours accumulant les faits, avant et après *mais*; mais cette objectivité est illusoire, et la conclusion est totalement indépendante des faits allégués -puisque leur simple interversion l'annulerait.

Du même coup l'analyse linguistique peut suggérer au producteur et au récepteur de *mais* une sorte de morale qui éviterait à l'un la mauvaise foi, à l'autre la naïveté. Il s'agit de vérifier si l'on a des raisons de croire l'argument donné après *mais* plus sérieux que celui donné avant. Lorsqu'un mathématicien décide que *x* est supérieur à *y*, il justifie cette supériorité, et un lecteur consciencieux la vérifie: on pourrait exiger de l'auteur ou du lecteur d'un texte scientifique, qu'il justifie le privilège donné à *b* par rapport à *a*, et qu'il ne croie pas suffisant, pour le justifier, le fait d'avoir écrit ou d'avoir

lu "*a mais b*"¹². Je me résume. Si le recours à la linguistique n'ajoute à l'analyse de texte, dans l'exemple que je viens d'étudier, aucun élément de sens inédit, il peut en revanche, en appelant au scepticisme, et en suggérant une déontologie, renforcer le sérieux de la lecture.

Texte 5.

[Il s'agit d'une observation faite pendant une de ces interminables commissions universitaires dont les participants ont peu à dire, mais sont tenus de parler -ne serait-ce que pour montrer leur zèle à administrer. J'ai pu noter que certains d'entre nous commençaient leur intervention par (5a) ou un équivalent, d'autres par (5b) ou un équivalent]

5a. Ce que j'ai à dire a déjà été dit, *mais* je le répéterai brièvement.

5b. Ce que j'ai à dire a déjà été dit, je le répéterai *donc* brièvement.

Que l'on puisse interchanger *mais* et *donc*, sans que changent apparemment l'intention et l'effet du discours, il y a là une sorte de scandale pour un linguiste qui donne de ces mots des descriptions presque contraires. Scandale accru si ce linguiste est un ancien professeur de lycée, qui s'est moqué de ses élèves lorsqu'il trouvait, dans leurs dissertations, un *mais* biffé et remplacé par un *donc*, signe évident soit de confusion mentale soit d'ignorance de la langue. Suppositions, en l'occurrence, malséantes. Un collègue sociologue, à qui je faisais part de mon observation (au cours même, je l'avoue, de la réunion) improvisa aussitôt une explication, amenant à donner à (5a) et à (5b) deux interprétations profondément différentes. C'est cette explication que je voudrais discuter, en montrant qu'une analyse linguistique plus approfondie permet de s'en dispenser.

Pour mon collègue (je rappelle qu'il s'agit d'une explication improvisée dans l'instant, et sans prétention scientifique), les deux énoncés relèvent peut-être de deux conceptions différentes de la communication, de deux rhétoriques, que je noterai Ra et Rb.

(Ra) Rhétorique de la communication scientifique: ne pas se répéter

(Rb) Rhétorique de la communication médiatique: rabâcher

L'énoncé (5a) ferait allusion, à travers son *mais*, à l'idée que la parole est destinée à apporter des informations, et qu'il est donc coupable de redire ce qui a déjà été dit (d'une façon plus pédante, Ra applique la "maxime de pertinence" de Grice, elle-même fondée, comme ses autres maximes, sur la fonction informative du langage). A partir de là, le *mais* s'interprète facilement: le premier segment de (5a), en vertu de la règle Ra, amène à la conclusion que l'orateur devrait se taire, conclusion qui est l'inverse de ce qui est annoncé, avec quelques nuances, dans le second segment (il s'agit ainsi du premier des types d'emploi que j'ai énumérés dans le §2: *mais* équivaut à peu près à *pourtant* ou à *malgré cela*). Quant à (5b), son *donc* indiquerait que l'orateur se référerait à la rhétorique médiatique Rb, qui peut se réclamer du conseil donné par Barthes, moins angélique que Grice, aux politiques et aux publicitaires: plus vous répétez, plus ce que vous dites deviendra vraisemblable. Le fait qu'une chose ait déjà été dite devient une raison, c'est-à-dire une sorte d'argument pour la dire à nouveau, ce qui permet, et même impose, l'emploi de *donc*.

Un linguiste, en tant que tel, n'a rien à objecter à cette interprétation, parfaitement compatible avec toutes les descriptions, des plus simples aux plus sophistiquées, proposées pour *donc* et pour *mais*. Ce que nous pouvons faire, c'est

¹²Ma comparaison entre *mais* et la notion de "plus grand que" est, en français, suggérée par l'étymologie elle-même: on admet généralement que *mais* a son origine dans le latin *magis*. Ceci dit, elle pose un problème de fond. Le mathématicien peut examiner les quantités *x* et *y* avant de les relier par un ">". Il n'est pas si clair que le poids des deux arguments *a* et *b* puisse être jugé autrement que par le fait de les avoir joints par *mais*. La "morale" langagière que je propose risque alors d'être, en toute rigueur, inapplicable.

montrer qu'il y en a une autre, et, par là, proposer aux sociologues une solution qui, de leur point de vue même, est peut-être plus intéressante. Je vais le tenter en recourant à des notions générales que j'essaye actuellement de mettre au point¹³. Je dis qu'un mot *Y* "déréalise" un mot *X* si, joint à *X*, il fait obstacle aux conclusions que l'on pourrait tirer de *X*, donc s'il contrarie ce que j'appelle "l'orientation argumentative" de *X*. J'admets ainsi que l'adverbe *lentement* déréalise un verbe de changement d'état comme *s'améliorer*: en disant "La situation s'améliore lentement", on rend plus difficiles les conclusions qui se tireraient de "La situation s'améliore". Il me faut encore ajouter que la déréalisation peut se faire de deux façons. Elle peut consister en une "atténuation", en ce sens que l'orientation argumentative est maintenue, mais que la force des conclusions possibles est diminuée. Il en est toujours ainsi lorsque l'adverbe est en début de phrase, comme en (a):

(a) Lentement le temps s'améliore. On pourra donc peut-être sortir. *Lentement* sert ici d'atténuateur, et sa fonction argumentative est à peu près celle qu'aurait *un peu*, par lequel on pourrait le remplacer sans modifier le mouvement conclusif. Mais si l'adverbe est mis en relief par une expression comme *c'est...que*, on inverse complètement l'orientation. On le voit dans (b):

(b) C'est lentement que le temps s'améliore; je ne compte donc pas sortir.

La conclusion, pessimiste, est alors opposée à celle, optimiste, que porte en lui le verbe *s'améliorer*, et l'effet de l'adverbe est celui qu'aurait un mot négatif comme *peu*. Si, maintenant, l'adverbe est en position finale, il y a une ambiguïté argumentative, et les deux types de conclusions sont possibles. Après avoir dit "Le temps s'améliore lentement", on peut conclure soit que l'on sortira, et l'adverbe est atténuateur, soit qu'on ne sortira pas, et l'adverbe est inverseur.

Equipé de ces notions, je peux retourner à ma commission universitaire, et réinterpréter les déclarations (5a) et (5b) de mes collègues. Je supposerai que l'adverbe *brièvement* déréalise les verbes de parole du type de *dire*, *redire* ou *répéter*, au sens où *lentement* déréalise *s'améliorer*. Comme c'est le cas pour tous les "déréalisans", il peut avoir valeur d'atténuateur ou d'inverseur. Dans la structure "Je le redirai brièvement", où l'adverbe est en position finale, il y a ambiguïté entre ces deux valeurs, et j'admettrai que le locuteur de (5a) l'utilisait comme atténuateur, et celui de (5b), comme inverseur. Moyennant ces hypothèses, il devient possible de dire que, dans les deux cas, c'est la même règle rhétorique Ra, celle de l'honorable communication scientifique, qui a été mise en oeuvre.

Revenons aux deux énoncés:

5a. Ce que j'ai à dire a déjà été dit, *mais* je le répéterai brièvement.

5b. Ce que j'ai à dire a déjà été dit, je le répéterai *donc* brièvement.

En (5a) le segment suivant *mais* ne fait qu'atténuer l'idée de répétition: l'orateur maintient qu'il va répéter, et l'on comprend facilement, puisqu'il est admis qu'on ne doit pas le faire, que l'annonce de la répétition soit introduite par un *mais* ("bien que ce que j'ai à dire ne soit pas nouveau, je vais quand même en parler un peu"). Je reprends donc exactement, pour (5a), l'interprétation proposée par mon collègue sociologue. Dans (5b), en revanche, je donnerai à *brièvement* un rôle d'inverseur. *Répéter brièvement* est vu comme une certaine façon de ne pas répéter (au sens où *boire peu* est une certaine façon de ne pas boire). La répétition est en quelque sorte niée, même si cette négation manque, et pour cause, de conviction. Le *donc* de (5b) est alors interprétable à l'aide du même principe rhétorique Ra qui a été mis en oeuvre pour (5a) ("le caractère redondant de ce que j'ai à dire me conduit à ne pas le dire -ou si peu").

Si j'ai réservé ce texte 5 pour la fin de mon exposé, c'est que l'utilité d'analyses linguistiques techniques m'y semble apparaître d'une façon relativement claire. Certes

¹³Ces notions sont présentées dans "Les modificateurs déréalisants", *Journal of Pragmatics*, 1995, vol. 24, n°1-2, p. 145-165.

j'espère avoir seulement explicité une connaissance pratique que nous possédons tous en ce qui concerne le rôle, inversion ou atténuation, que peuvent jouer les mots "déréalisans". Mais il se trouve que dans certains contextes, par exemple pour les adverbes en position finale, d'une part les deux fonctions sont possibles, et d'autre part l'une (dans mon exemple, l'atténuation) est plus habituelle, et vient d'abord à l'esprit lorsqu'on a à interpréter. Tout ce que j'ai fait, c'est de rappeler que l'autre (ici l'inversion) reste possible, et qu'il faut envisager les interprétations qu'elle amènerait - même si on n'y pense pas d'emblée. La linguistique m'a simplement servi à rendre apparente une ambiguïté peu sensible. Par là j'espère avoir élargi le champ d'interprétation des analystes de discours¹⁴.

Reste à montrer que cet élargissement, dans le cas étudié, pouvait être intéressant pour l'analyse sociologique du discours. Mon collègue prenait pour évident que *brièvement* avait la même valeur linguistique dans (5a) et dans (5b), ce qui l'amenait, en s'appuyant sur des descriptions de *mais* et de *donc*, que je ne mets pas en cause, à supposer que les deux énoncés exploitaient les rhétoriques opposées Ra et Rb. Mais il me semble que, du simple point de vue sociologique, cette interprétation devrait être nuancée - et l'analyse linguistique que j'ai proposée rend cela possible. On comprend mal en effet comment, dans une commission universitaire, quelqu'un pourrait se réclamer ouvertement de la rhétorique du rabâchage: nous étions tous tenus de paraître parler selon Ra. Or les principes sur lesquels se fonde l'emploi de *donc* font partie de ce qui est public, avoué, et il me semble sociologiquement impossible que l'un d'entre nous, sauf par plaisanterie, ait admis qu'il répétait *pour* répéter: la bienséance universitaire nous obligeait, si nous répétions, à paraître le faire *malgré* nous.

Voilà en ce qui concerne le niveau des intentions ouvertes¹⁵, des allusions déclarées. Mais ceci n'empêche évidemment pas qu'à un autre niveau, celui des intentions cachées, des motivations, les locuteurs de (5a) et de (5b) se conformaient peut-être, l'un comme l'autre, à la rhétorique des médias, Rb, et répétaient parce qu'ils trouvaient leur intérêt dans le fait même de répéter. L'utilité de la linguistique pour l'analyse du discours est justement de distinguer ces deux niveaux. Il devient alors possible, pour le sociologue, de dire (s'il croit avoir, par ailleurs, des raisons de le dire) que les discours tenus dans une certaine collectivité, à la fois revendiquent, à travers leurs *mais* et leurs *donc*, le sérieux scientifique de Ra, et obéissent aux exigences médiatiques de Rb. Sans une étude linguistique un peu sophistiquée, on en vient à écraser les deux niveaux l'un sur l'autre, et à opposer d'une façon sans doute sommaire, dans les discours que j'ai analysés, deux catégories de locuteurs. La voie qui conduit de l'étude du discours à la découverte de ses motivations est sans doute plus compliquée; s'obliger à passer par la linguistique fait parfois renoncer à des raccourcis commodes, mais qui évitent certains problèmes intéressants.

4. Conclusion

¹⁴On notera que ma distinction de l'inversion et de l'atténuation ouvre encore deux possibilités: on peut imaginer une inversion à la fois en (5a) et en (5b), et aussi trouver une inversion en (5a) avec une atténuation en (5b).

¹⁵J'ai employé ici les mots "ouvert", "public", "avoué", mais non pas le terme "explicite", qui aurait pourtant, *pris dans son sens ordinaire*, très large et flou, parfaitement convenu. C'est que j'ai défini ailleurs (dans le chap. 1 de *Dire et ne pas dire*) un *sens technique* pour l'opposition entre "explicite" et "implicite". *En ce sens technique* l'allusion que les emplois de *mais* et de *donc* peuvent faire à des principes comme Ra et Rb ne fait pas partie de ce que j'appelais "explicite".

Je me contenterai de deux remarques. La première, à propos du type de description sémantique que j'ai utilisé. Le point important, pour moi, est qu'elle n'aboutit pas à attribuer aux mots ce qu'on appelle d'habitude un "sens littéral". J'entends par "sens littéral" une signification complète, susceptible d'apparaître telle quelle dans le discours, mais que d'habitude le contexte, la situation, les intentions du locuteur modifient, enrichissent, ou éventuellement appauvrissent (l'appauvrissement pouvant tenir à ce que certains aspects de ce "sens littéral" passent inaperçus, ou même sont annulés, étant donné les conditions de production de la parole). On aura remarqué au contraire que les valeurs sémantiques que j'attribue aux mots consistent seulement en "orientations argumentatives". Le sens des mots consiste simplement en instructions sur le type de continuation à donner ou à ne pas donner aux énoncés où les mots apparaissent, notamment sur la façon dont on peut ou ne peut pas conclure à partir d'eux. Ainsi pour le *mais* des suites *a mais b*. Il demande (1) d'envisager une conclusion *c* qui pourrait être enchaînée au premier segment *a*, (2) de comprendre *b* comme un obstacle à cette conclusion, (3) d'orienter l'ensemble vers une conclusion contraire à *c*. De même j'ai décrit l'adverbe "déréalisateur" *brièvement*, lorsqu'il porte sur un verbe analogue à *dire*, comme une invitation à atténuer ou à inverser les conclusions à tirer de ce verbe. Dans une telle description, la valeur linguistique des mots est bien différente d'un "sens littéral", auquel se superposeraient les interprétations liées à la situation de discours. Au contraire la valeur linguistique consiste tout entière, du point de vue sémantique, en un appel à l'interprétation. Le sens linguistique n'est fait, si on peut dire, que de trous, accompagnés de directives quant à la façon de les remplir.

Si l'on comprend ainsi la description sémantique, on peut éviter le dilemme que je signalais au début de cet exposé -ce sera ma seconde et dernière remarque. Je disais, dans le §1, que l'étude linguistique d'un texte paraît condamnée, ou bien à prévoir après coup le sens que tout le monde avait déjà compris, ou bien à construire un sens que le lecteur ordinaire ne pouvait pas deviner, que le producteur ne pouvait pas imaginer, et dont l'attribution au texte relève de l'arbitraire. Il n'y avait donc de choix, semblait-il, qu'entre banalité et extravagance. Le type de sémantique dont je me suis servi permet, j'espère, d'échapper à cette alternative. Il ne s'agit plus, en effet, pour le linguiste, de construire une interprétation, ni même plusieurs, mais d'indiquer les voies dans lesquelles l'analyste peut, en interrogeant le contexte, chercher des interprétations, et certaines contraintes auxquelles celles-ci doivent se soumettre¹⁶.

De cette façon, le linguiste peut ouvrir des directions interprétatives qui autrement seraient passées inaperçues (cf. texte 5). Il peut également offrir des justifications supplémentaires à des analyses menées par d'autres méthodes, en montrant qu'elles entrent dans le champ des possibilités inscrites dans la structure linguistique (mon étude du texte 2, extrait de *Madame Bovary*, montre ainsi que l'interprétation de Zenkine n'est pas plaquée sur le texte, mais exploite des virtualités déjà contenues dans la structure sémantique). Par ailleurs, dans les exemples 1 (La Bruyère) et 3 (Proust), où je retrouvais seulement ce que tout lecteur attentif avait senti, j'espère avoir proposé des hypothèses sur la façon dont est obtenue l'interprétation ordinaire, et rendu sensible de ce fait le travail stylistique des auteurs. Or cette explicitation stylistique peut avoir des conséquences. Ainsi, dans le texte 3, elle peut être mise en rapport avec le "pessimisme"

¹⁶On voit pourquoi je nie l'existence d'un "sens littéral", si on entend par là une interprétation minimale liée à la seule structure linguistique, et qu'on oppose ainsi aux interprétations contextuelles qui, elles, s'y surajouteraient. Pour moi, toute interprétation est déjà contextuelle: la valeur sémantique inscrite dans la langue n'est qu'un appel à l'interprétation. Quand on fait usage de la notion de "sens littéral", c'est, en fait, pour justifier une interprétation parmi d'autres, en donnant comme garantie d'authenticité le fait qu'elle repose sur une vue particulièrement sommaire du contexte.

proustien, obstination à réduire la part de l'objet dans la pensée qu'on a de lui. Telle est d'ailleurs, d'une façon générale, la conclusion que je voudrais tirer de toutes ces analyses, particulièrement visible dans les manipulations que j'ai fait subir, à propos du texte 4, au *mais* d'un historien. Il s'agit d'une mise en garde contre le pouvoir des mots, pouvoir qui tire toute sa force de ce qu'il passe facilement inaperçu, les mots s'effaçant faussement derrière les choses. C'est cette modestie des mots qui les rend dangereux, et la linguistique peut nous éviter de la prendre trop au sérieux.